

ments de l'avenir que nous appelons pressentiments—cés voix prophétiques qui parlent à l'âme d'un ton clair et solennel.

Ces voix se firent-elles entendre à Gustave ? Lui murmurèrent-elles que Stéphanie revenait ? Qui sait ? Je puis vous dire cependant qu'à ce même point de la forêt où ils s'étaient séparés, elle retrouva Gustave, comme la voiture roulait sous la voûte, formant cet arc superbe de feuillages que vous admirez tant. Gustave se trouva là,—fou,—enfant comme elle l'avait quitté, prêt à pleurer, rire, jouer comme en ces jours heureux où ils étaient enfants tous les deux. Gustave vous a dit la vérité. Elle a pleuré sur son cœur, elle est morte de chagrin.

Elle était venue avec l'espérance, et l'espérance s'est évaporée ; elle était revenue avec l'amour, et l'amour s'est fondu en pitié. Le choc, le chagrin l'a tuée. Le dernier jour de sa vie, comme nous nous tenions autour d'elle, elle se tourna subitement vers son père et le remercia doucement de l'avoir amenée ici.

Je meurs là où je désirais mourir, dit-elle, où ma mère a fermé les yeux, dans la maison où m'entoure tout ce que j'ai aimé. Tournez-moi le visage vers la fenêtre, pour que je puisse voir encore la forêt. Pauvre Gustave ! Prenez soin de lui lorsque je ne serai plus. Père, enterrez-moi à Saint-Elme, et qu'il repose un jour à mes côtés.

Le comte lui obéit. Après les funérailles de sa fille, il nous quitta l'âme brisée. Quant à moi, je moralisai sur ces tristes événements et je me demande encore pourquoi les fautes des parents tombent-elles d'un poids si lourds sur les enfants. Je me demande aussi si l'orgueil du comte ou la désobéissance de Mary Grey a été la cause de tous ces chagrins.

Ce fut là le récit du médecin. C'est ainsi que de différentes sources j'ai pu tisser cette triste histoire de Gustave le Fou. On lui donna ce nom pendant plusieurs années et quand il mourut, on le plaça à côté de la tombe sur laquelle s'élevait une simple pierre avec cette inscription :

STÉPHANIE — A L'AGE DE 19 ANS.

## LES PAUVRES GENS

### I

Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.  
Le logis est plein d'ombre, et l'on sent quelque chose  
Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur,  
Des filets de pêcheurs sont accrochés au mur,  
Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle  
Aux planches d'un bahut vaguement étincelle,  
On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants.  
Tout près, un matelas s'étend sur de vieux banes,  
Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent.  
La haute cheminée où quelques flammes veillent  
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,  
Une femme à genoux prie, et songe, et pâlit.  
C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,  
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,  
Le sinistre Océan jette son noir sanglot.

### II

L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,  
Il livre au hasard sombre une rude bataille.  
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille,  
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir  
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir.

Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.  
La femme est au logis, cousant les vieilles toiles,  
Remaillant les filets, préparant l'hameçon,  
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson,  
Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.  
Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,  
Il s'en va dans l'abîme et s'en va dans la nuit.  
Dur labeur ! tout est noir, tout est froid ; rien ne luit.  
Dans les brisants, parmi les lames en démece,  
L'endroit bon à la pêche, et, sur la mer immense,  
Le lieu mobile, obscur, capricieux, changeant,  
Où se plaît le poisson aux nageoires d'argent,  
Ce n'est qu'un point ; c'est grand deux fois comme la chambre,  
Or, la nuit, dans l'ondée et la brume, en décembre,  
Pour rencontrer ce point sur le désert mouvant,  
Comme il faut calculer la marée et le vent !  
Comme il faut combiner sûrement les manœuvres !  
Les flots le long du bord glissent, vertes coulevres ;  
Le gouffre roule et tord ses plis démesurés  
Et fait râler d'horreur les agrès effarés.  
Lui, songe à sa Jeannie au sein des mers glacées,  
Et Jeannie en pleurant l'appelle ; et leurs pensées  
Se croisent dans la nuit, divins oiseaux du cœur.

### III

Elle prie, et la mauve au cri rauque et moqueur  
L'importune, et, parmi les écueils en décombres,  
L'Océan l'épouvante, et toutes sortes d'ombres  
Passent dans son esprit : la mer, les matelots  
Emportés à travers la colère des flots.  
Et dans sa gaine, ainsi que le sang dans l'artère,  
La froide horloge bat, jetant dans le mystère,  
Goutte à goutte, le temps, saisons, printemps, hivers ;  
Et chaque battement, dans l'énorme univers,  
Ouvre aux âmes, essaims d'autours et de colombes,  
D'un côté les berceaux et de l'autre les tombes.

Elle songe, elle rêve — et tant de pauvreté !  
Ses petits vont pieds nus l'hiver comme l'été.  
Pas de pain de froment. On mange du pain d'orge.  
— O Dieu ! le vent rugit comme un soufflet de forge,  
La côte fait le bruit d'une enclume, on croit voir  
Les constellations fuir dans l'ouragan noir  
Comme les tourbillons d'étincelles de l'âtre.  
C'est l'heure où, gai danseur, minuit rit et folâtre  
Sous le loup de satin qu'illuminent ses yeux,  
Et c'est l'heure où minuit, brigand mystérieux,  
Voilé d'ombre et de pluie et le front dans la bise,  
Prend un pauvre marin frissonnant et le brise  
Aux rochers monstrueux apparus brusquement.—  
Horreur ! l'homme dont l'onde éteint le hurlement,  
Sent fondre et s'enfoncer le bâtiment qui plonge ;  
Il sent s'ouvrir sous lui l'ombre et l'abîme et songe  
Au vieil anneau de fer du quai plein de soleil !

Ces mornes visions troublent son cœur, pareil  
A la nuit. Elle tremble et pleure.

### IV

O pauvres femmes  
De pêcheurs ! c'est affreux de se dire : " Mes âmes,  
Père, amant, frères, fils, tout ce que j'ai de cher,  
C'est là, dans ce chaos !... mon cœur, mon sang, ma chair !"  
Ciel ! être en proie aux flots, c'est être en proie aux bêtes,  
Oh ! songer que l'eau joue avec toutes ces têtes,  
Depuis le mousse enfant jusqu'au mari patron,  
Et que le vent hagar, soufflant dans son clairon,